JOHN ZERZAN



traduit de l'anglais
par Hsi Hsuan-wou & Julius Van Daal

L'INSOMNIAQUE

John Zerzan, diplômé en sciences politiques et en histoire, survit en effectuant des travaux de jardinage et des gardes d'enfants. Il a fait paraître deux recueils : *Future Primitive,* (Autonomedia, New York, 1994) et *Elements of Refusal* (Left Bank Books, Seattle, 1988).

– Avant-propos –

CRÈVE LA CIVILISATION

C'ÉTAIT UNE CABANE en bois de neuf pieds sur douze, remplie de livres et de matières explosives, meublée d'une couchette et d'une machine à écrire. Elle était perdue au milieu des Rocheuses, non loin des rives abruptes du fleuve Blackfoot. Presque invisible dans le décor majestueux d'une des hautes vallées du Montana. Au siècle précédent, des Indiens Flathead et Blackfoot y avaient péri en hommes libres sous les assauts de la civilisation.

C'est là qu'habitait Theodore Kaczynski. Ted. Dans la plus exacte solitude. Il s'était accoutumé aux rigueurs de l'hiver continental. Survivait, tel un grizzly ou un couguar, tapi sous l'épais manteau de neige. Au printemps, il sortait de sa tanière, parcourait la forêt, longeait les rivières. Chassait, pêchait, cueillait, glanait. Toujours seul. Libre mais seul.

*Le système a besoin de scientifiques, de mathématiciens, d'ingénieurs. Il ne peut pas fonctionner sans eux. Une forte pression est ainsi exercée sur ces enfants pour qu'ils excellent dans ces domaines. Or il n'est pas naturel pour un adolescent de passer l'essentiel de son temps absorbé dans l'étude. Un adolescent normal a envie de passer son temps en contact actif avec le monde réel *.*

ENFANT, Ted était seul, déjà. Seul dans sa chambre, seul en classe. À remplir méticuleusement son cerveau d'abstractions. Seul ensuite dans sa piaule d'étudiant à Harvard, puis à Ann Arbor. Tu seras prof, mon fils. Savant fou, qui sait ?

Plus tard, on le décrira comme un mathématicien de génie. Il publia d'ailleurs dans ces années-là plusieurs articles, dont l'un fut primé, sur les fonctions en cercles et d'autres champs de réflexion peu connus des vastes masses. Il devint docteur en analyse mathématique, ce qui faisait de lui une ressource humaine précieuse pour la recherche, notamment informatique : son avenir semblait tout tracé. Construire des machines à détruire,

---

* Les passages en italiques sont extraits du manifeste de Ted Kaczynski, *La Société industrielle et son avenir*, éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, Paris, 1998.

œuvrer à pulvériser la trop aléatoire dimension humaine des rapports sociaux.

Devenu professeur, il ne supporta pas longtemps la rapacité cauteleuse, l'arrivisme éhonté de ses étudiants, ni leur misère teintée d'hédonisme. Après deux ans d'enseignement à l'université de Berkeley, il choisit de se retirer à la campagne.

Sans doute ne goûtait-il guère la compagnie des extrémistes de gauche et autres hippies microcéphales qui grouillaient alors en Californie, et à Berkeley plus qu'ailleurs. Il semblait ignorer ses étudiants, ne répondait à aucune question. Il ne donna pas le motif de sa démission, précisant seulement qu'il avait décidé d'abandonner les mathématiques.

L'humaniste de gauche sursocialisé essaye d'échapper à sa laisse psychologique et d'affirmer son autonomie en se rebellant. Mais habituellement, il ne trouve pas la force de se rebeller contre les valeurs les plus fondamentales de la société.

TED N'ÉTAIT PAS un mystique bourré de psychotropes, ni un végète-à-rien hypocondriaque ou un tiers-mondiste ébahi. Les artifices, les fausses naïvetés le laissaient depuis toujours perplexe. Son humanisme épris de rationalité était si lucide qu'on eût aisément pu le confondre avec de la misanthropie.

Ce matheux, presque toujours reclus en lui-même, n'était certes pas non plus un fort-en-gueule. Un de ces fastidieux meneurs, prompts à tester, dans des simulacres de conspirations ou de communautés, leurs futures compétences de cadres ou d'hommes d'influence. Il ne leur en a d'ailleurs coûté, à tous ces rebelles recyclés en piliers du mensonge dominant, que de se mentir à eux-mêmes – et de feindre d'admettre pour incontestables les plus extravagants bobards que véhiculait l'époque.

Le mensonge le déconcertait, lui répugnait ; et le mensonge était au centre de ce monde. Ce monde lui faisait réellement horreur.

L'Américain moyen peut être décrit comme une victime du secteur de la publicité et du marketing, qui l'a persuadé d'acheter un tas de camelote dont il n'a pas besoin et qui ne constitue qu'une maigre compensation pour sa liberté perdue.

L'HORREUR… La civilisation américaine en était le cœur. Muscle rosâtre, adipeux et putride mais hérissé de prothèses et irrigué de fluides synthétiques. Gavé d'émotions factices, de friandises insipides. Plongé dans un brouillard cathodique. Palpitant au rythme des caisses-enregistreuses.

Ted conçut alors que la vie urbaine était irrémédiablement uniformisée par une inflexible résignation et par le culte généralisé du dollar. À la socialité frelatée de la phagocytaire *middle-class* – qui était la seule qu'il eût jamais vue à l'œuvre –, il préféra la solitude.

Il se trouva donc un petit lopin de terre dans le fin fond du Montana et s'y construisit une très modeste cabane. Il faisait son pain et ses bougies, cultivait quelques patates, chassait le lapin et le cerf. Se rendait parfois en vélo dans le bourg de Lincoln, pour y faire quelque emplette ou emprunter quelque ouvrage à la bibliothèque. S'absentait parfois pour de longues périodes passées à vendre sa force de travail, comme maçon ou comme pompiste.

Les années 1970 touchaient à leur fin. Ce qui dégoûtait Ted n'allait pas tarder à se raffiner et à se répandre en tous lieux de la planète, véhiculé par les avancées de la *technologie* – l'ensemble des techniques complexes dont disposent les puissants pour faire danser le monde à leur musique. L'esprit du capital, revigoré par la crise permanente, s'apprêtait avec enthousiasme à se donner pour unique substance de l'activité. De nouveaux outils, de nouvelles armes – et l'uniformité de la culture marchande de

masse – permettaient aux gestionnaires de mutiler durablement les rapports humains. Contraignant ainsi les individus à n'être que des relais médusés de la circulation des marchandises.

Le pouvoir des experts, fondé sur leurs infaillibles machines et leur manie du calcul, prétendait s'étendre à toute activité. Une stratégie mondiale de la domination s'ébauchait, inspirée par le mépris du vivant et comme nourrie par les plus atroces cauchemars de la science-fiction.

Et Ted, du haut de sa montagne épargnée, vit en effet, au cours des deux décennies suivantes, se livrer sur la planète entière cette guerre totale de la barbarie mercantile contre la vie. La rentabilisation forcenée de toutes choses ; la mesquinerie individualiste du tous-contre-tous ; le contrôle social et policier, tantôt insidieux tantôt brutal, sur les êtres ; la destruction des équilibres naturels les plus vitaux ; l'appauvrissement, assisté par ordinateur, de toute communication : tels furent, derrière les masques joviaux du progrès et les doux mensonges de ses thuriféraires, les plus tangibles bienfaits de la science en cette fin de siècle. Ainsi se réalisa l'utopie capitaliste et scientiste concoctée dans les cerveaux racornis qui présidaient aux destinées de l'espèce humaine depuis la révolution

industrielle : la seule qui ait réalisé, et avec fanatisme, son programme. Son royaume enchanté.

La technologie… Si rien n'était fait pour empêcher l'accélération de son emprise sur la nature et les hommes, ces derniers seraient définitivement réduits, en même temps que beaucoup d'organismes vivants, à l'état de produits manufacturés, de simples rouages de la machine sociale. Ted décida de réagir, de s'accomplir dans un combat contre la science, autant que dans l'autarcie qu'il avait choisie par dégoût de la promiscuité des soumis. Ted allait frapper les ennemis du vivant. Tuer la mort.

Du fond de sa retraite montagnarde, Ted se mit à envoyer des missives mortelles. À ses ennemis : ces employés choyés qu'on ne saurait qualifier de savants tant ils ignorent toutes choses extérieures à leur spécialité. Salariés de la recherche : robots de chair aux regards vides. Ted les avait côtoyés dans le néant universitaire dont il s'était extirpé. Il avait humé leur pestilence, il avait aperçu les ambitions charognardes de ceux que l'on destine à intégrer l'ingénieuse élite de la masse servile.

Et à présent, il allait en supprimer quelques-uns.

Il ne s'agissait pas d'efficacité : un isolé ne peut s'opposer que symboliquement à la puissance coercitive phénoménale des profiteurs de la société

industrielle. Leur force repose autant sur le surarmement des organismes de contrôle que sur l'adhésion hébétée de la multitude des esclaves. Pour Ted Kaczynski, comme jadis pour Ravachol, autre père-la-purge à tendance cénobite, il s'agissait d'exister. Et, de communiquer, enfin.

LA PREMIÈRE BOMBE était plutôt rudimentaire : un bout de tuyau bourré de poudre noire. Le dispositif de mise à feu était simple et rendait périlleuse toute manipulation. Mais le colis lui-même était presque une œuvre d'art, soigneusement assemblé et poncé, teint et vernis, tel un meuble issu de l'atelier d'un ébéniste. Il fut adressé, en mai 1978, à un professeur de l'université de Chicago qui avait rejeté dédaigneusement un mémoire sur les méfaits de la technologie que Ted lui avait soumis. Mais ce fut au nez d'un vigile qu'il explosa.

Sous la pression de sa famille, Ted consentit alors à revenir à la civilisation. Il trouva un emploi d'ouvrier dans l'usine où son frère était contremaître. Épris d'une de ses supérieures, il réagit à une déception sentimentale en affichant sur les murs de l'usine un épigramme aussi vengeur que séditieux, ce qui lui valut d'être licencié. Retour au Montana, à la cabane, à son attirail de chimiste.

La cible suivante fut l'Institut de technologie de l'université du Northwest : l'explosion d'un paquet y blessa un étudiant, en 1979. Une bombe à détonateur barométrique provoqua, la même année, un incendie à bord d'un vol intérieur d'American Airlines : douze passagers furent blessés mais l'appareil parvint à se poser. Ted, allergique au bruit, haïssait les avions qui seuls troublaient le silence de sa retraite montagnarde. Percy A. Wood, président de United Airlines, blessé à son domicile par un colis piégé, fut d'ailleurs le suivant à payer pour les tympans meurtris de Ted.

De 1981 à 1985, il y eut sept autres bombes. À l'université de l'Utah (Salt Lake City) et à l'université Vanderbilt de Nashville, d'abord. À celle de Berkeley, par deux fois. Dans son journal intime, retrouvé par le FBI, Ted nota le peu de remord que lui inspirait la mutilation qu'avait subie une de ses victimes, un pilote de l'Air Force qui suivait des cours d'ingénierie électronique à Berkeley dans le but d'entrer à la NASA : « C'était peut-être l'un de ces mecs qui font voler ces saloperies de jets au-dessus de ma maison… Il a peur que son rêve soit ruiné. Son rêve étant de devenir astronaute. Imaginez un adulte dont le rêve est d'être astronaute ! »

Nouvelles explosions, ensuite, dans un bureau de la compagnie Boeing, au domicile d'un professeur de Chicago et dans un magasin d'informatique de Sacramento. Un sigle énigmatique, FC (on sut en 1993 que c'étaient les initiales de *Freedom Club*), liait les attentats entre eux. Au total, six autres blessés et un mort – le marchand d'ordinateurs.

En 1987, alors qu'il venait de faire sauter la vitrine d'un magasin d'informatique à Salt Lake City, une passante l'aperçut assez distinctement tandis qu'il prenait la fuite, et les autorités purent dresser un portrait-robot. Au cours d'une trêve de six ans, un repli tactique, Ted rompit définitivement avec sa famille, jugée par lui cancérigène. Il se laissa vivre dans l'inconfortable mais paisible nature. La haine ne l'avait pas quitté. Il en profita pour la transcrire sur papier, l'expliquer. Et pour perfectionner ses talents d'artificier.

En juin 1993, le Freedom Club signait son retour : un colis explosa au domicile d'un généticien californien, le blessant grièvement. Deux jours plus tard, ce fut au tour d'un professeur d'informatique de Yale de subir la colère de Ted. Un cadre de l'agence de pub Young & Rubicam trouva la mort, en décembre 1994, dans l'explosion d'un colis à son domicile. En avril 1995, le président de

l'Association forestière de Californie connut la même fin brutale. Ce fut le dernier attentat de Ted.

Entre-temps, les médias avaient fait de Ted, baptisé par eux Unabomber, un personnage récurrent de leur grand feuilleton terrifiant sur la folie des hommes trop libres. D'autres ne cachaient pas leur admiration, tel l'auteur de cette lettre publiée en 1995 dans le magazine *Anarchy* :

> Avec Unabomber se dessine une nouvelle ligne de démarcation. Cette fois, bohèmes versatiles, écolos de salon, journaleux libertaires (en dehors des heures de travail), organisateurs condescendants des luttes des autres, esthètes nihilistes à la mode et vous autres, « anarchistes » qui avez pu croire que vos passe-temps prétentieux échapperaient à jamais à la critique… il est temps de choisir dans quel camp vous êtes.
>
> Certains auraient préféré attendre un martyr. D'autres voudraient bien oublier ce qu'ils savent de la violence généralisée qu'engendre l'ordre dominant – et ce afin de condamner sans état d'âme la contre-terreur de Unabomber.
>
> Mais voyez : voici l'homme, celui qui se dresse.
>
> Anarchistes ! Encore un effort pour être les ennemis d'un long cauchemar !
>
> Pensez pour vous-même, agissez par vous-même.
>
> John ZERZAN

En 1995, Ted estima que ce vedettariat pouvait lui ouvrir les colonnes des journaux et se livra à un curieux marchandage : il proposa publiquement de renoncer à tuer si les médias publiaient un manifeste de sa composition.

C'est ainsi que parut intégralement dans le *Washington Post* une longue suite de thèses intitulée *Industrial Society and its Future* – sans conteste, le point de vue d'un être humain dressé contre la catastrophe capitaliste.

Ce fut son frère qui se chargea de le trahir. À la lecture du manifeste sur Internet, il reconnut le style, certes singulier, de Ted – et en informa le FBI.

La lutte et la mort doivent être mises en balance avec la perte de la liberté et de la dignité. Pour beaucoup d'entre nous, la liberté et la dignité importent plus que de vivre longtemps ou d'éviter la souffrance physique. Il peut être préférable de mourir en combattant pour survivre, ou pour une cause, que d'avoir une existence certes longue mais vide et sans but.

LES SBIRES vinrent en mars 1996, déguisés en chasseurs. Pendant dix-huit jours, ils épièrent à distance la cabane, à demi-enfouie sous la neige. Pas âme qui vive. La porte restait close. Leur gibier avait-il déserté son gîte ? Le 3 avril, ils décidèrent

d'intervenir. Ils étaient alors une cinquantaine, sérieusement armés. Ils se mirent à converger vers la cabane. Des carcasses d'animaux étaient suspendues pour être séchées à l'entrée du jardin potager. Un cri suffit à attirer Ted hors de la cabane. Ils l'immobilisèrent aussitôt, comme on apprend à le faire chez les *Feds*. Ils tenaient leur trophée, et ils le tenaient vivant.

S'ensuivit l'une de ces farces judiciaires dont les tribunaux américains ont le secret. L'avocate commise d'office de Ted, Susan Clarke, était décidée à lui éviter la peine de mort. Opposante à la peine capitale, elle s'était fait une spécialité du sauvetage des cas judiciaires les plus désespérés. L'unique moyen dont elle disposait consistait à prouver, avec l'appui de la famille de Ted, son irresponsabilité, due à des troubles psychiatriques. Paranoïaque, Ted ? Déjà, dans son journal, Ted avait noté sa crainte de voir ses actes rabaissés, comme étant l'œuvre d'un « dingue ». Il observait que « nombreux sont les êtres domestiqués, les conformistes qui semblent ressentir un puissant *besoin* de décrire les ennemis de la société comme des gens abjects, répugnants ou “malades” ». Et de citer l'ancienne pratique stalinienne consistant à enfermer les dissidents sous le prétexte de maladie mentale. Il avait

également écrit dans son manifeste, non sans lucidité, que « notre société a tendance à taxer de “maladie” toute forme de pensée ou de comportement qui perturbe son bon fonctionnement, et ce de manière vraisemblable puisque lorsqu’un individu ne s’adapte pas au système, il en souffre dans le même temps qu’il pose problème au système. »

Querelle d’experts-psychiatres. Ceux de la défense déclarèrent Ted schizophrène à tendance paranoïaque, n’hésitant pas à fonder leurs conclusions sur la lecture du manifeste de Ted : « Les fantasmes paranoïaques du sujet s’y manifestent dans sa vision de la technologie comme facteur central de la destruction des êtres humains par eux-mêmes. » Ceux de l’accusation n’y virent qu’un système philosophique, plutôt bien ordonné. Et en effet, Marx ou Rousseau, sans parler de Nietzsche ou de Bakounine, n’auraient-ils pu, de même, se faire taxer de *paranoïa* ?

Ted préférait risquer sa tête, défendre ses opinions publiquement – et il n’est pas douteux qu’un procès contradictoire eût connu un grand retentissement médiatique. On a peine à imaginer que, pour le chasseur-cueilleur du Montana, la prison à vie fût une perspective plus attrayante que l’empoisonnement par injection. Il fit donc appel à

un autre avocat, Tony Serra, réputé combatif et éloquent, afin de modifier le système de défense choisi par Clarke. Il s'agissait de viser les circonstances atténuantes en plaidant la « nécessité imparfaite » : commettre un crime pour empêcher *un plus grand désastre*. Et surtout de pouvoir expliquer à la face du monde les terrifiantes conséquences de ce désastre.

Mais Ted ne fut pas exactement informé par ses défenseurs de l'évolution de son dossier. Lorsque s'ouvrit le procès, en janvier 1998, Tony Serra fut récusé par le juge Burrell, en charge du dossier, comme ayant été désigné trop tardivement. Et le juge arguant de l'irresponsabilité mentale de Ted, lui dénia le droit d'exercer lui-même sa défense. Toutes choses qui provoquèrent l'indignation de maints juristes. Mais le juge, loin de croire, de son propre aveu, à la folie de Ted, l'estimait trop capable, avec les secours d'un ténor du barreau connu pour sa hargne et sa pugnacité, de faire en son prétoire le procès de la technologie moderne, du système industriel. Aussi décida-t-il de faire l'économie de ce procès-là, et il crut le devoir autant à ses employeurs qu'à sa tranquillité. Ses intérêts coïncidaient donc avec ceux du frère de Ted, qui entendait éviter à tout prix la honte d'avoir envoyé son frère à la mort.

Les manœuvres conjointes du juge Burrell, de la famille et de l'avocate commise d'office donnèrent ceci : la mort dans l'âme, Ted plaida coupable, renonçant sans le savoir à toute possibilité de faire appel. La famille et l'avocate abolitionniste obtinrent donc, en échange de son silence et de la réclusion perpétuelle, la vie sauve pour un accusé qui refusait leur assistance, récusait leur mode de défense et voulait *encore parler*. L'accusation, soudain conciliante, se déclara satisfaite de cette conclusion. On avait fait caresser à Ted un ultime espoir de pouvoir s'exprimer lors de la phase finale du procès, le 22 janvier, comme l'exigeait la plus élémentaire justice. Mais on ne l'interrogea ce jour-là que pour lui faire décliner son état civil. L'affaire était dans le sac. Et Ted est dans le trou.

SEUL, ENCORE SEUL. Mais soutenu par une poignée de technophobes, parmi lesquels, on l'a vu, un certain John Zerzan. Déjà, en mai 1995, alors que l'hystérie médiatique au sujet des attentats du Freedom Club battait son plein, la presse avait abondamment parlé de cet écrivain anarchiste vivant dans l'Oregon, décrit par elle comme étant le « gourou des technophobes ». Tout en émettant quelques réserves sur les méthodes du Freedom Club, John Zerzan se félici-

tait ouvertement de ce que le débat sur les nuisances de la technologie connût enfin, grâce aux agissements de ce dernier, une certaine publicité. Dans un entretien accordé au *New York Times*, il déclarait : « Il y a beaucoup d'anarchistes qui n'ont absolument rien contre la technologie. Ils se contentent de vouloir un monde où la technologie serait utile et non nocive. Notre point de vue est qu'il y a là une énorme illusion, et que le problème de l'appauvrissement de la vie des individus comme celui de la société ne sera pas résolu par la technologie. Cela tient aux fondements du caractère si chroniquement néfaste de la structure de notre société. » Dans une lettre envoyée à la presse le mois précédent, le Freedom Club déclarait, quant à lui : « Notre objectif, qu'il est possible d'atteindre, selon nous, au cours des prochaines décennies, est la destruction du système industriel mondial. »

John Zerzan confiait également au journaliste new-yorkais : « Ma vision politique, c'est le démantèlement de toute technologie, c'est le retour à une vie sans division du travail. Et quelque chose me dit que Unabomber est sur la bonne piste. Le monde serait méconnaissable si nous parvenions à ce but. » Interrogé sur le moyen d'y parvenir, Zerzan répondit : « C'est le gros problème. Je peux

vous dire comment j'envisage les choses, mais ne comptez pas sur moi pour établir un programme. J'aimerais voir émerger une société du face-à-face, une société à très petite échelle. » Ted parlait, lui aussi, de « faire éclater toute la société humaine en petites entités, complètement autonomes. »

Les technophobes, qui préfèrent l'appellation de *neo-luddites*, font entendre leur critique radicale de l'aliénation depuis longtemps aux États-Unis. Les travaux de Zerzan ont exercé ces dernières années une grande influence sur ce courant, lequel remonte à Thoreau, s'est nourri à la lecture de Mumford et d'Ellul, et s'exprima longtemps dans les colonnes du périodique libertaire de Detroit, *Fifth Estate*. Écologistes radicaux, ennemis acharnés des machines et de la vie urbaine, ils plaident pour un monde débarrassé des prothèses et des médiations, c'est-à-dire de la civilisation.

En 1843, Karl Marx, qui était plus anarchiste qu'on ne le pense, sacrifia lui aussi au mythe de l'Âge d'or en décrivant cette intuition : « Depuis longtemps, le monde possède le rêve d'une chose dont il lui manque la conscience pour la posséder

---

* *Luddites* : ouvriers anglais qui, dans les années 1810, s'organisèrent pour détruire les machines des grandes fabriques.

réellement. On verra qu'il ne s'agit pas de tirer un trait suspensif entre le passé et l'avenir, mais d'accomplir les idées du passé. On verra enfin que l'humanité ne commence pas une nouvelle tâche, mais réalise son ancien travail en connaissance de cause. » Selon cette vision, le progrès, loin de consister à développer les forces productives et la spécialisation des tâches, ne pourrait être qu'un retour de l'homme vers son être générique, dont la religion puis le fétichisme de la marchandise l'ont séparé.

Force est de constater que la controverse entre technophobes et technophiles a pour mérite, par sa radicalité même, de contraindre toute critique de l'aliénation à procéder à un examen précis tant des dégâts accomplis par la domination capitaliste que de ses projets de domestication absolue. Toute technique est-elle irrémédiablement devenue technique de la domination ? Les outils de l'aliénation constituent-ils la dernière ligne de défense du capital, l'ultime retranchement du sacré ? L'activité humaine a-t-elle vraiment perdu, avec l'automatisation, son caractère d'activité pour devenir simple *contemplation* ?

Pour contribuer à ce débat, nous commençons ici la publication de réflexions et d'opinions sur la technologie. Point de départ : dans un texte paru

en 1994, *Futur primitif*, John Zerzan fouille dans la masse documentaire produite par les ethnologues et autres anthropologues pour y trouver les éléments d'une définition de l'être générique, du non-domestiqué. Ce désir de liberté, de longue date enfoui au fond des cœurs sous une chape de résignation, est ce qui hantait aussi Ted Kaczynski, qui avait jugé que cette aspiration ne peut cesser d'être un fantôme que dans le combat.

Et il y a fort à parier que la fuite en avant du complexe techno-industriel suscitera de semblables réactions de défense au fur et à mesure que grandira le désarroi des humains face à un mode d'emploi de la survie toujours plus crypté. Jamais la *désertion* et le *sabotage* ne furent autant à l'ordre du jour qu'en cette fin de siècle à figure d'apocalypse rampante, où l'anthropomorphose des machines le dispute déjà à la robotisation des « ressources humaines ». Mais il faut faire vite, avant que les mutineries desdites ressources humaines ne puissent plus constituer de réels obstacles à la course à la mort du capital.

Les deux courts textes de John Zerzan qui suivent, plus polémiques qu'analytiques, donneront, en préambule à son *Futur primitif*, un aperçu de l'engagement de leur auteur en faveur du vivant.

L'INSOMNIAQUE, *octobre 1998*

LEUR UNABOMBER ET LE NÔTRE

(extrait)

Les technogogues et les technopathes, on les connaît depuis un certain temps, déjà. Le pionnier des recherches sur l'intelligence artificielle, Marvin Minsky, s'était taillé une sorte de réputation au début des années 1980 en décrivant le cerveau humain comme étant « un ordinateur d'un kilogramme et demi, fait de viande ». En décembre 1983, il était l'objet d'un article dans Psychology Today, *ce qui lui valut la lettre suivante :*

> Marvin Minsky,
>
> En accordant un traitement dénué de toute critique – exprimant en fait une ardente adhésion – à la haute technologie, y compris aux pires aberrations que tu cherches à développer et à propager, telles que la volonté de doter les machines d'« émotions », *Psychology Today* a au moins le mérite d'avoir exposé très clairement le devenir ainsi programmé pour la vie sociale.

Ton travail déshumanisant est une contribution de premier ordre à l'évolution, qui ne cesse de s'accélérer et que permet la haute technologie, vers une société encore plus vide, artificielle et uniformisée. Je ne pense pas être seul à estimer que les vermines de ton espèce devront être considérées, un jour, comme les pires criminels que ce siècle a produits.

Avec tout mon dégoût,

John Zerzan.

Une douzaine d'années plus tard, le nombre de ceux qui s'appliquent activement à la ruine de l'âme et au meurtre de la nature a probablement augmenté. Mais le soutien de la population au projet global qu'induit leur activité s'est sans le moindre doute atténué.

Et voilà Unabomber, porteur d'une critique en actes et en paroles de notre triste existence, pervertie et appauvrie par la technologie. Unabomber prône « le retour à la "nature sauvage", par la destruction complète et définitive de la société industrielle moderne, partout dans le monde », ainsi que le remplacement par des groupes humains de petite taille de cette société impersonnelle, aliénée et asservie. Au

service de cette vision profondément radicale, il a tué trois personnes et en a blessé vingt-trois.

Deux objections, l'une théorique et l'autre pratique, doivent cependant être soulevées. Tout d'abord, un retour à des modes de vies autonomes et non domestiqués ne pourra s'accomplir par la seule suppression de l'industrie. Cette abolition laisserait quand même subsister la domination sur la nature et l'oppression des femmes, la guerre et les religions, l'État et la division du travail, pour ne citer que les pathologies sociales les plus répandues. C'est la civilisation elle-même qui doit être détruite pour atteindre le but que s'est fixé Unabomber. En d'autres termes, le mauvais tournant pour l'humanité remonte bien davantage à l'invention de l'agriculture qu'à la révolution industrielle.

Sur le plan pratique, on peut trouver trop aléatoire l'envoi de colis piégés destinés aux concepteurs de la catastrophe. Des enfants, des facteurs et d'autres gens non visés peuvent facilement en être victimes. Même si l'on trouve légitime de frapper le spectacle de l'horreur technologique en terrorisant ses indispensables ingénieurs, les dommages subis par des personnes non impliquées dans ce processus sont injustifiables.

Mais n'oublions pas que Unabomber agit dans un contexte général d'aggravation massive de la misère psychique et de perte de confiance dans les institutions du système. Combien de spectateurs indignés, par exemple, ont-ils protesté après avoir vu le film Terminator 2*, qui présente la science et la technologie comme porteuses de mort et de destruction ? Dans un article paru dans le* San Francisco Examiner *et intitulé « Fureur contre la science », Keay Davidson observe que « la haine que voue Unabomber à la science et au progrès technique reflète une désillusion populaire croissante à l'égard de la science. »*



TED KACZYNSKI

IL FAUT DÉMANTELER TOUT ÇA

La réalité du présent est faite, comme jamais elle ne le fut, de chagrins immenses et de cynisme : une « grosse larme dans le cœur humain ». Le quotidien voit son lot d'horreurs augmenter sans cesse, accompagnant une apocalypse rampante de l'environnement. L'aliénation des esprits et les polluants se disputent la prédominance dans la dialectique de mort qui régit la vie d'une société divisée et gangrenée par la technologie. Le cancer, inconnu avant la civilisation, est devenu une épidémie dans une société de plus en plus stérile et littéralement tumorale.

Bientôt, tout le monde consommera des drogues ; qu'elles soient délivrées sur ordonnance ou vendues sous le manteau ne constitue plus qu'une distinction formelle. La thérapie des troubles de l'attention offre un autre exemple de la tendance coercitive à médicaliser l'angoisse et l'agitation généralisées qu'engendre une réalité toujours plus frustrante. L'ordre dominant fera, à l'évidence, tout son possible pour

nier la réalité sociale. Sa technopsychiatrie considère la souffrance humaine comme étant de nature biologique et d'origine génétique.

De nouvelles pathologies, résistantes à la médecine industrielle, se répandent à l'échelle planétaire, ainsi que le fondamentalisme religieux – symptôme de frustration et de profonde misère psychique. Et la spiritualité New Age *(la « philosophie à l'usage des cancres » d'Adorno), ainsi que les innombrables variétés de thérapies parallèles se complaisent dans d'ineptes illusions. Prétendre que l'on peut être entier, éclairé et apaisé au sein de la folie actuelle revient à accepter cette folie.*

Le fossé entre riches et pauvres s'élargit, en particulier ici, en ce pays où les sans-abri comme les détenus se comptent par millions. La colère monte et les mensonges de la propagande, qui assurent la survie du système, ne rencontrent plus la même crédulité. Ce monde où règne le faux ne trouve plus que l'adhésion qu'il mérite : la méfiance à l'égard des institutions est presque absolue. Mais la vie sociale semble gelée, et la souffrance des jeunes est sans doute la plus profonde. Le taux d'homicides chez les adolescents de quinze à dix-neuf ans a plus que doublé entre 1985 et 1991. Le suicide est

devenu la réaction que choisissent de plus en plus d'adolescents, qui n'envisagent pas de gaieté de cœur d'atteindre l'âge adulte dans un tel enfer.

[…] *Notre époque postmoderne trouve son expression essentielle dans la consommation et la technologie, qui donnent aux* mass media *leur force stupéfiante. Des images et des slogans, percutants et faciles à digérer, empêchent de voir que le spectacle terrifiant de la domination repose essentiellement sur la simplicité des représentations. Même les échecs les plus flagrants de la société peuvent servir à cette entreprise d'hypnose collective, comme dans le cas de la violence, source d'infinies diversions. Nous sommes séduits par des représentations de comportements menaçants, car l'ennui est un tourment plus grand que l'effroi.*

La nature, ou ce qu'il en reste, nous rappelle amèrement combien l'existence actuelle est pervertie, frigide et frelatée. La mort du monde naturel et la pénétration par la technologie de toutes les sphères de la vie se déroulent à un rythme toujours plus rapide. La presse informatique branchée, les marginaux technoïdes, les cyber-n'importe-quoi, la réalité virtuelle, l'intelligence artificielle : tout ça… jusqu'à la vie artificielle, ultime science postmoderne.

En attendant, notre Âge de l'ordinateur « post-industriel », a pour principale conséquence notre transformation accélérée en « appendices de la machine », comme on disait au XIX*e siècle. Les statistiques de l'administration judiciaire indiquent, en revanche, que les entreprises, de plus en plus informatisées, sont le théâtre de près d'un million de délits violents par an, et que le nombre de patrons assassinés a doublé au cours des dix dernières années.*

Le système, en son atroce arrogance, s'attend à ce que ses victimes se satisfassent longtemps de voter et de recycler leurs déchets en faisant semblant de croire que tout ira très bien. Le spectateur, disait Debord, est seulement supposé ne rien savoir et ne rien mériter.

La civilisation, la technologie, et les divisions qui déchirent la société sont les composants d'un tout indissoluble. Une course à la mort, fondamentalement hostile aux différences qualitatives. Notre réponse doit être qualitative, sans s'attarder aux éternels palliatifs quantitatifs qui renforcent, en fait, ce qu'il s'agit d'abolir.

FUTUR PRIMITIF

La division du travail, qui a si largement contribué à nous plonger dans la crise mondiale de notre temps, œuvre quotidiennement à nous empêcher de comprendre les origines de l'horreur actuelle. Mary Lecron Foster pêche indéniablement par euphémisme lorsqu'elle affirme qu'aujourd'hui l'anthropologie est « menacée d'une fragmentation grave et destructrice ». Shanks et Tilley se font l'écho d'un problème similaire : « L'objet de l'archéologie n'est pas seulement d'interpréter le passé mais de transformer la manière dont il est interprété au profit de la reconstruction sociale actuelle. » Évidemment, les sciences sociales, en elles-mêmes, s'interdisent le recul et la profondeur de vue qui permettraient pareille reconstruction. Au chapitre des origines et du

développement de l’humanité, l’éventail des domaines et des sous-domaines toujours plus ramifiés – anthropologie, archéologie, paléontologie, ethnologie, paléobotanique, ethnoanthropologie, etc. – reflète l’effet réducteur et incapacitant dont la civilisation a fait preuve depuis ses balbutiements.

La littérature spécialisée peut néanmoins fournir une aide hautement appréciable, à condition de l’aborder avec la méthode et la vigilance appropriées, à condition d’être décidé à en franchir les limites. En fait, la déficience des modes de pensée plus ou moins orthodoxes correspond aux exigences d’une société toujours plus frustrée. L’insatisfaction à l’égard de la vie se transforme en méfiance vis-à-vis des mensonges officiels qui servent à légitimer de telles conditions d’existence ; elle permet ainsi d’ébaucher un tableau plus fidèle du développement de l’humanité. On a longtemps expliqué le renoncement et la soumission qui caractérisent la vie moderne par les contingences de la « nature humaine ». Au bout du compte, le mythe de notre existence

pré-civilisée, prétendument faite de privations, de brutalité et d'ignorance a fini par faire apparaître l'autorité comme un bienfait qui nous a sauvés de la sauvagerie. On invoque toujours l'« homme des cavernes » et l'« homme de Néanderthal » pour nous rappeler où nous en serions sans la religion, l'État et le travail pénible.

Or, cette vision idéologique de notre passé a été radicalement bouleversée au cours des dernières dizaines d'années grâce aux travaux d'universitaires comme Richard Lee et Marshall Sahlins. On a ainsi abouti à un renversement presque complet de l'orthodoxie anthropologique, lourd de conséquences. On admet désormais que, avant la domestication – avant l'invention de l'agriculture –, l'existence humaine se passait essentiellement en loisirs, qu'elle reposait sur une intimité avec la nature, sur une sagesse sensuelle, source d'égalité entre les sexes et de bonne santé corporelle. Telle fut notre nature humaine pendant environ deux millions d'années – avant notre asservissement par les prêtres, les rois et les patrons.

On nous a récemment fait une autre révélation stupéfiante, liée à la première et lui donnant une toute autre ampleur, qui nous en apprend autant sur ce que nous avons été que sur ce que nous pourrions redevenir. Le principal motif de rejet à l'égard des nouvelles descriptions de la vie des chasseurs-cueilleurs consistait, quoique souvent de manière indirecte ou implicite, à considérer cette vie avec condescendance, comme le summum que pouvait atteindre une espèce aux premiers stades de son évolution. Ainsi ceux qui propagent encore cette vision admettent qu'il y aurait eu une longue période de grâce et d'existence pacifique mais que les humains n'auraient simplement pas eu la capacité mentale de troquer leur simplicité contre un accomplissement social et technique complexe. Or, un autre coup décisif est porté au culte de la civilisation lorsque nous apprenons aujourd'hui que non seulement la vie humaine ignora pendant très longtemps l'aliénation et la domination mais aussi que, comme l'ont montré les investigations conduites depuis les années 1980 par les

archéologues John Fowlett, Thomas Wynn et d'autres, les humains de l'époque possédaient une intelligence au moins égale à la nôtre. L'ancienne thèse de l'« ignorance » est rayée d'un trait de plume et nos origines nous apparaissent du même coup sous un jour nouveau.

Afin de replacer la question de notre capacité mentale dans son contexte, il est utile de passer en revue les interprétations diverses (et toujours chargées d'idéologie) des origines et du développement de l'humanité. Robert Ardrey dresse un tableau patriarcal et sanguinaire de la préhistoire, comme l'ont fait, à un degré légèrement moindre, Desmond Morris et Lionel Tiger. Dans la même veine, Sigmund Freud et Konrad Lorenz ont décrit la dépravation innée de l'espèce, apportant ainsi leur pierre à l'édifice de l'acceptation de la hiérarchie et du pouvoir.

Heureusement, un tableau beaucoup plus plausible a fini par émerger, correspondant à une connaissance globale de la vie au paléolithique. Le partage de la nourriture est depuis longtemps considéré comme un aspect de la

vie des premières sociétés humaines. Jane Goodall et Richard Leakey, entre autres, ont abouti à la conclusion que c'était l'élément clef établissant notre accession au stade d'Homo, il y a au moins deux millions d'années. Cette théorie, avancée depuis le début des années 1970 par Linton, Zihlman, Tanner et Isaac, est devenue dominante. Un des arguments convaincants en faveur de la thèse de la coopération, contre celle de la violence généralisée et de la domination des mâles, est celui de la diminution, aux premiers stades de l'évolution, de la différence de taille entre les mâles et les femelles. Le dimorphisme sexuel était à l'origine très prononcé : canines proéminentes ou « dents de combat » chez le mâle et canines beaucoup plus petites chez la femelle. La disparition des grandes canines chez le mâle étaye fortement la thèse selon laquelle la femelle de l'espèce aurait opéré une sélection en faveur des mâles sociables et partageurs. La plupart des singes actuels ont des canines plus longues et plus grosses chez les mâles que chez les femelles, la femelle n'ayant pas ce choix.

La division sexuelle du travail est une autre question fondamentale quant aux débuts de l'humanité ; elle était naguère admise sans discussion et d'ailleurs exprimée par l'ordre même des mots composant le terme de « chasseur-cueilleur ». On admet désormais couramment que la cueillette d'aliments végétaux, qu'on avait longtemps cru le domaine exclusif des femmes et d'importance secondaire par rapport à la chasse forcément considérée comme une activité masculine, constituait la principale ressource alimentaire. Étant donné que les femmes ne dépendaient pas de manière significative des hommes pour se nourrir, il semble probable que, à rebours de toute division du travail, souplesse et partage de l'activité aient été la règle. Comme le montre Zihlman, une souplesse générale du comportement aurait été la caractéristique principale des premiers temps de l'existence humaine. Joan Gero a démontré que les outils de pierre pouvait aussi bien avoir été ceux d'hommes que de femmes, et Poirier nous rappelle qu'il n'existe bel et bien « aucune preuve archéologique à l'appui de la théorie selon

laquelle les premiers humains aient pratiqué une division sexuelle du travail ». Il ne semble pas que la recherche de nourriture ait obéi à une division du travail systématique, voire à quelque division du travail que ce soit, et il est probable que la spécialisation par sexe se soit faite assez tard dans le cours de l'évolution humaine.

Ainsi, si la première adaptation de notre espèce était centrée sur la cueillette, quand donc la chasse est-elle apparue ? Binford soutient qu'aucune trace tangible de pratiques bouchères n'indique une consommation de produits animaux jusqu'à l'apparition, relativement récente, d'humains anatomiquement modernes. L'examen au microscope électronique de dents fossiles trouvées en Afrique orientale indique un régime essentiellement composé de fruits, de même que l'examen similaire d'outils de pierre provenant du site de Koobi Fora, au Kenya, vieux de 1,5 million d'années montre qu'ils servaient à travailler des matières végétales.

La situation « naturelle » de l'espèce reposait à l'évidence sur un régime fait en grande partie

de végétaux riches en fibre, tout autre que l'alimentation moderne à teneur élevée en matière grasse et protéines animales, avec son cortège de désordres chroniques. Nos premiers ancêtres utilisaient leur « savoir détaillé de l'environnement et une sorte de cartographie cognitive » pour se procurer les plantes qui servaient à leur subsistance. En revanche, les témoignages archéologiques de l'existence de la chasse n'apparaissent que lentement au cours du temps.

En outre, de nombreux éléments sont venus contredire la thèse soutenant que la chasse était très répandue à l'âge préhistorique. Par exemple, les amas d'ossements où l'on croyait autrefois voir la preuve de tueries massives de mammifères se sont avérées être, en y regardant de plus près, des vestiges d'inondations ou de tanières d'animaux. Selon cette nouvelle approche, les premières chasses significatives seraient apparues il y a 200 000 ans, au plus tôt. Adrienne Zihlman, elle, est parvenue à la conclusion que « la chasse est apparue relativement tard dans l'évolution », et « n'existait pas avant les derniers cent mille ans ». Et nombre

de chercheurs ne décèlent aucune preuve de chasses importantes de gros gibier avant une date encore plus tardive, à savoir la fin du paléolithique supérieur, juste avant l'apparition de l'agriculture.

Les plus anciens objets manufacturés connus sont les outils de pierre taillée du Hadar, en Afrique orientale. Grâce aux méthodes de datation précises utilisées aujourd'hui, on estime qu'ils pourraient remonter à 3,1 millions d'années. Le principal motif d'attribution de ces objets à la main de l'homme est qu'il s'agit d'outils fabriqués à l'aide d'un autre outil, trait rencontré seulement chez l'homme – en l'état actuel de nos connaissances. L'homo habilis désigne ce qu'on croit être la première espèce humaine connue, ce nom étant associé aux premiers outils de pierre. Les objets courants en bois et en os, quoique plus périssables et donc plus rares dans les inventaires archéologiques, étaient aussi utilisés par l'homo habilis en Afrique et en Asie et témoignent d'une adaptation « remarquablement simple et efficace ». À ce stade, nos ancêtres avaient un cerveau et un

corps plus petit que le nôtre, mais Poirier note que « leur anatomie postcranienne était assez semblable à celle d'humains modernes », et Holloway affirme que les études de moulages endocraniens de cette période indiquent une organisation cérébrale fondamentalement moderne. De même, certains outils vieux de plus de deux millions d'années prouvent la prédominance des droitiers, par la manière dont les pierres étaient taillées. Or la tendance à utiliser en priorité la main droite traduit chez les modernes ces traits typiquement humains que sont la latéralisation prononcée de cerveau et la séparation fonctionnelle marquée des deux hémisphères cérébraux. Klein en conclut que cela « implique presque certainement des capacités cognitives et communicatrices humaines fondamentales ».



Selon la science officielle, l'homo erectus est un autre grand prédécesseur de l'homo sapiens ; il serait apparu il y a à peu près 1,75 million

d'années, au moment où les humains sortaient des forêts pour se répandre dans les savanes africaines plus sèches et plus ouvertes. Bien que la taille du cerveau ne corresponde pas nécessairement à la capacité intellectuelle, le volume crânien de l'homo erectus est à ce point similaire à celui des modernes que cette espèce « a dû être capable de beaucoup de comportements identiques ». Comme l'énoncent Johanson et Edey : « Si l'on devait comparer l'homo erectus doté du plus grand cerveau à l'homo sapiens doté du plus petit – sans tenir compte de leurs autres particularités – il faudrait permuter leurs noms d'espèce. » L'homo neanderthalus, qui nous aurait immédiatement précédés, possédait en effet un cerveau légèrement plus gros que le nôtre. Pourtant, ce malheureux homme de Néanderthal n'a pas manqué d'être décrit comme une créature primitive, fruste – conformément à l'idéologie hobbesienne dominante. Malgré son intelligence manifeste, doublée d'une force physique colossale.

Par ailleurs, depuis une date récente, le classement des espèces lui-même a pris des allures d'hypothèse douteuse. Notre attention a en effet été attirée par le fait que des spécimens fossiles provenant de diverses espèces d'homo « présentent tous des traits morphologiques intermédiaires », ce qui frappe de suspicion, voire d'obsolescence, la division arbitraire de l'humanité en catégories successives et séparées. Fegan, par exemple, nous apprend qu'« il est très difficile de tracer une frontière taxonomique claire entre l'homo erectus et l'homo sapiens archaïque d'une part, et l'homo sapiens archaïque et anatomiquement moderne d'autre part ». De même, Foley note que « les distinctions anatomiques entre l'homo erectus et l'homo sapiens sont minces ». Jelinek affirme carrément qu'« il n'y a pas de bonne raison, anatomique ou culturelle » de séparer erectus et sapiens en deux espèces, et il en conclut que les humains, dès le paléolithique moyen au moins, « peuvent être considérés comme des homo sapiens ». Le formidable recul vers le passé de la datation de l'apparition de l'intelligence, dont

nous parlerons plus loin, est à mettre en regard de la confusion actuelle au sujet des espèces, à mesure que le modèle évolutionniste naguère dominant se heurte à ses limites.

Mais la controverse sur le classement des espèces ne nous intéresse que par rapport à notre connaissance du mode de vie de nos ancêtres. Malgré le caractère minimal de ce qu'il faut s'attendre à retrouver après tant de milliers d'années, on entr'aperçoit un peu de la texture de cette vie et de ses aspects souvent élégants qui ont précédé la division du travail. La « trousse à outils » de la région de la gorge d'Olduvaï, rendue célèbre par Leakey, contient « au moins six sortes d'outils clairement identifiables » remontant à 1,7 million d'années environ. C'est là qu'est tôt apparue la hache acheuléenne, à la beauté symétrique, qui fut utilisée pendant un million d'années. Avec sa forme de larme et son équilibre remarquable, elle respire la grâce et la maniabilité, pour un objet d'une époque bien antérieure à la symbolisation. Isaac a noté que « les besoins essentiels d'outils effilés peuvent être satisfaits par

les formes très diverses engendrées à partir des modèles “oldoviens” de pierres taillées », et se demande comment on a pu penser qu'« un surcroît de complexité équivaut à une meilleure adaptation ». À cette époque reculée, d'après les entailles découvertes sur des restes d'ossements, les humains se servaient de tendons et de peaux prélevés sur des cadavres d'animaux pour confectionner corde, sacs et tapis. D'autres éléments donnent à penser que des fourrures servaient de tapisseries murales et de sièges dans les cavernes, et les algues de paillasses pour le couchage.

L'usage du feu remonte à près de deux millions d'années et aurait pu apparaître encore plus tôt, n'étaient les conditions tropicales régnant dans l'Afrique des débuts de l'humanité. La maîtrise du feu permettait d'incendier les cavernes pour éliminer les insectes et de chauffer les galets qui pavaient le sol, tous éléments de confort qui apparaissent très tôt au paléolithique.



Quelques archéologues considèrent encore que tous les humains antérieurs à l'homo sapiens – dont l'apparition officielle remonte à moins de 30 000 ans – sont considérablement plus primitifs que nous autres « humains complets ». Mais outre les preuves, citées plus haut, de l'existence d'un cerveau anatomiquement « moderne » chez les premiers humains, cette minorité se voit désormais contredite par des travaux récents démontrant la présence d'une intelligence humaine achevée presque dès la naissance de l'espèce humaine. Thomas Wynn estime que la fabrication de la hache acheuléenne exigeait « un degré d'intelligence caractéristique d'adultes tout à fait modernes ». Gowlett examine la « pensée opératoire » présidant à l'emploi du marteau, de la répartition de la force au choix de l'angle de frappe appropriés, selon une séquence ordonnée et avec la souplesse requise pour modifier la procédure. Il en déduit que des capacités de manipulation, de concentration, de visualisation de la forme en trois dimensions et de planification étaient nécessaires, et que ces exi-

gences « étaient le bien commun des premiers êtres humains il y a au moins deux millions d'années, et cela », ajoute-t-il, « est une certitude établie, non une hypothèse ».

La longue période du paléolithique frappe par la faible transformation des techniques. Selon Gerhard Kraus, l'innovation, « au long des deux millions et demi d'années mesurées à l'aune de l'évolution de l'outillage de pierre est pratiquement nulle ». Considérée à la lumière de ce que nous savons aujourd'hui de l'intelligence préhistorique, cette « stagnation » est particulièrement déroutante pour beaucoup de spécialistes des sciences sociales. Pour Wymer, « il est difficile de comprendre un développement d'une telle lenteur ». Il me paraît à l'inverse très plausible que l'intelligence, donc la conscience des richesses que procure l'existence du cueilleur-chasseur, soit la raison même de cette absence marquée de « progrès ». À l'évidence, l'espèce a délibérément refusé la division du travail, la domestication et la culture symbolique jusqu'à une date relativement récente.

La pensée contemporaine, à la sauce post-moderne, entend nier la réalité d'une division entre nature et culture ; toutefois, étant donné les capacités dont jouissaient les êtres humains avant l'avènement de la civilisation, la réalité fondamentale, c'est qu'ils ont longtemps choisi la nature au détriment de la culture. Il est courant également de trouver symbolique tout geste ou objet humain, position qui, d'une manière générale, fait partie du refus de la distinction entre nature et culture. Or c'est de la culture comme manipulation des formes symboliques de base qu'il s'agit ici. Il me semble également clair que ni le temps réifié, ni le langage écrit, bien sûr, ni probablement le langage parlé pour la plus grande partie de cette période, ni aucune forme de comptabilité ou d'art n'avaient de place dans la vie humaine préhistorique – malgré l'existence d'une intelligence tout à fait capable de les inventer.

Je voudrais manifester, en passant, mon accord avec Goldschmidt lorsqu'il écrit que « la dimension cachée de la construction du monde symbolique est le temps ». Comme l'affirme

Norman O. Brown, « la vie non refoulée ne se situe pas dans le temps historique », affirmation que je considère comme un rappel du fait que le temps comme matérialité n'est pas inhérent à la réalité, mais un fait culturel, peut-être le premier fait culturel, imposé à la réalité. C'est à mesure qu'a évolué cette dimension élémentaire de la culture symbolique que s'est établie la séparation d'avec la nature.

Cohen a avancé que les symboles sont « indispensables au développement et au maintien de l'ordre social ». Cela implique – comme l'indiquent, plus précisément encore, beaucoup de preuves tangibles – qu'avant l'émergence des symboles, la condition de désordre les rendant nécessaires n'existait pas. Dans une veine analogue, Lévi-Strauss a fait remarquer que la pensée mythique progresse toujours à partir de la conscience d'oppositions vers leur résolution. Alors qu'en est-il du désordre, des conflits, des « oppositions » ? Parmi des milliers de mémoires et d'études traitant de sujets particuliers, la littérature sur le paléolithique ne propose presque rien sur

cette question essentielle. On pourrait avancer comme hypothèse raisonnable que la division du travail, passée inaperçue de par la lenteur extrême de sa progression, et insuffisamment comprise à cause de sa nouveauté, commençait à provoquer des lézardes infimes dans la communauté humaine et à susciter des pratiques nocives à l'égard de la nature. À la fin du paléolithique supérieur, il y a 15 000 ans, on commence à observer au Moyen-Orient une cueillette spécialisée des plantes et une chasse spécialisée. L'apparition soudaine d'activités symboliques (par exemple, rituelles et artistiques) au paléolithique supérieur est indéniablement, pour les archéologues, une des « grosses surprises » de la préhistoire, étant donné leur absence au paléolithique moyen. Mais les effets de la division du travail et de la spécialisation faisaient sentir leur présence en tant que rupture de la totalité et de l'ordre naturel – une absence qu'il fallait compenser. Ce qui est surprenant c'est que cette transition vers la civilisation puisse encore être jugée comme n'ayant aucune conséquence néfaste.

Foster semble, quant à lui, en faire l'apologie quand il conclut que le « mode symbolique s'est révélé extraordinairement adaptatif. Sinon, comment l'homo sapiens serait-il devenu matériellement le maître du monde ? ». Il a certainement raison, comme lorsqu'il voit dans « la manipulation des symboles l'essence même de la culture », mais il semble oublier que cette adaptation réussie a entraîné la séparation de l'homme et de la nature, ainsi que la destruction progressive de cette dernière, jusqu'à la terrifiante ampleur actuelle de ces deux phénomènes.

Il paraît raisonnable d'affirmer que le monde symbolique est né avec la formulation du langage, apparu d'une manière ou d'une autre à partir d'« une matrice de communication non verbale étendue » et du contact interindividuel. Il n'y a pas de consensus sur la date d'apparition du langage mais il n'existe pas de preuve de son existence avant l'« explosion » culturelle de la fin du paléolithique supérieur. Le langage semble avoir opéré comme « agent inhibiteur », comme moyen

de soumettre la vie à « un plus grand contrôle », d'endiguer le flot d'images et de sensations auquel l'individu pré-moderne était réceptif. Vu ainsi, il aurait vraisemblablement marqué un éloignement, dès cette époque, de la vie d'ouverture et de communion avec la nature, en direction d'une vie plus orientée vers la domination et la domestication qui suivirent l'avènement de la culture symbolique. Il n'existe d'ailleurs pas de preuve définitive qui permette de croire que la pensée humaine est, du fait que nous pensons avec des mots, la plus évoluée – pour peu qu'on ait le culot d'apprécier universellement le degré d'achèvement d'une pensée. Il existe de nombreux cas de patients ayant perdu, à la suite d'une attaque ou autre dégradation du cerveau, le sens de la parole, y compris la capacité de se parler silencieusement à eux-mêmes, qui sont tout à fait capables de pensées cohérentes de toutes sortes. Ces données nous convainquent de ce que « l'aptitude intellectuelle humaine est d'une puissance extraordinaire, même en l'absence de langage ».

En terme de symbolisation dans l'action, Goldschmidt voit juste quand il estime que « l'invention du rituel au paléolithique supérieur pourrait fort bien être l'élément structurel qui ait donné l'impulsion majeure à l'expansion de la culture ». Le rituel a joué le rôle de pivot dans ce que Hodder a appelé « le déploiement incessant des structures symboliques et sociales » qui ont accompagné l'arrivée de la médiation culturelle. C'est comme moyen de réaliser et de consolider la cohésion sociale que le rituel fut essentiel ; les rituels totémiques, par exemple, renforcent l'unité du clan.

On commence à mesurer le rôle de la domestication, ou « dressage de la nature » dans l'ordonnance culturelle de la sauvagerie par le moyen du rituel. De toute évidence, la femme comme catégorie culturelle, à savoir un être sauvage ou dangereux, date de cette période. Les figurines rituelles de « Vénus » apparaissent il y a 25 000 ans, et semblent être un exemple des premières symbolisations de la femme à des fins de représentation et de domination. Plus concrètement encore, la soumission de la

nature sauvage se manifeste à cette époque par la chasse systématique des gros mammifères, activité dont le rituel est partie intégrante.

On peut aussi considérer la pratique chamanique du rituel comme une régression par rapport au stade où tous partageaient une conscience qu'on appellerait aujourd'hui « extrasensorielle ». Quand seuls les experts prétendent pouvoir accéder à une perception supérieure qui était jadis le lot commun, de nouveaux renoncements en faveur de la division du travail en sont facilités ou accentués. Le retour à la félicité par le rituel est un thème mythique quasi universel, avec, entre autres joies, la promesse de la dissolution du temps mesurable. Ce thème du rituel met le doigt sur l'absence qu'il prétend combler, comme le fait la culture symbolique en général.

Le rituel comme moyen d'organiser les émotions, comme méthode d'orientation et de contrainte culturelles mène à l'art, facette de l'expression rituelle. Pour Gans, « il n'y a guère de doute que les différentes formes d'art profane dérivent à l'origine du rituel ». On

détecte le début d’un malaise, le sentiment qu’une authenticité directe, plus ancienne, est en train de disparaître. La Barre a raison de considérer que « l’art comme la religion naissent d’un désir insatisfait ». D’abord abstraitement par le langage, puis de manière plus orientée par le rituel et l’art, la culture entre en scène pour répondre artificiellement aux angoisses spirituelles ou sociales.

Le rituel et la magie doivent avoir dominé les débuts de l’art (au paléolithique supérieur) et ont sans doute joué un rôle essentiel, alors que la division du travail s’imposait progressivement dans la coordination et la conduite de la communauté. Dans le même ordre d’idées, Pfeiffer a vu dans les célèbres peintures pariétales européennes du paléolithique supérieur la première méthode d’initiation des enfants à des systèmes sociaux devenus complexes, l’éducation étant alors nécessaire au maintien de la discipline et de l’ordre. Et l’art pourrait avoir contribué au contrôle de la nature, par exemple en facilitant le développement d’une notion primitive de territoire.

L'apparition de la culture symbolique, mue par son besoin inhérent de manipuler et de dominer, a tôt ouvert la voie à la domestication de la nature. Après deux millions d'années de vie humaine passées à respecter la nature en équilibre avec les autres espèces, l'agriculture a modifié notre existence, notre façon de nous adapter, d'une manière inconnue jusqu'alors. Jamais auparavant une espèce n'avait connu un changement radical aussi profond ni aussi rapide. L'autodomestication par le langage, le rituel et l'art inspira le dressage des plantes et des animaux qui suivit. Apparue il y a seulement dix mille ans, l'agriculture a rapidement triomphé car la domination engendre par elle-même et exige sans cesse son propre renforcement. Une fois répandue, la volonté de produire est devenue d'autant plus productive qu'elle s'exerçait efficacement, et de ce fait d'autant plus prédominante et adaptative.

L'agriculture permet une division du travail largement accrue, crée les fondements matériels de la hiérarchie sociale et amorce la destruction de l'environnement. Les prêtres, les rois, les

corvées, l'inégalité sexuelle, la guerre sont quelques-unes de ses conséquences spécifiques assez immédiates. Alors que les humains du paléolithique avaient un régime extrêmement varié, se nourrissant de plusieurs milliers de plantes différentes, l'agriculture réduisit considérablement ces sources d'approvisionnement.

Étant donné l'intelligence et le très vaste savoir pratique de l'humanité de l'âge de pierre, on s'est souvent posé la question suivante : « Pourquoi l'agriculture n'est-elle pas apparue, par exemple, un million d'années avant notre ère au lieu de 8000 ans seulement ? » J'y apporte une brève réponse plus haut en formulant l'hypothèse d'une lente et insidieuse progression de l'aliénation fondée sur la division du travail et la symbolisation. Mais à considérer ses désastreuses conséquences, cela reste un phénomène effarant. Aussi, comme le dit Binford : « La question à poser n'est pas de savoir pourquoi l'agriculture ne s'est pas développée partout mais plutôt pourquoi elle s'est développée tout court. » La fin de la vie de cueilleur-chasseur a

entraîné un déclin de la taille, de la stature et de la robustesse du squelette, et amené la carie dentaire, les carences alimentaires et la plupart des maladies infectieuses. On observe « dans l'ensemble une baisse de la qualité – et probablement de la durée – de la vie humaine », en concluent Cohen et Aremelagos.

Une autre conséquence a été l'invention du nombre, inutile avant l'existence de la propriété des récoltes, des bêtes et de la terre, qui est une des marques de l'agriculture. Le développement de la numération a accru le besoin de traiter la nature comme une chose à dominer. L'écriture était également requise par la domestication, pour les premières formes de transactions commerciales et d'administration politique. Lévi-Strauss a démontré de manière convaincante que la fonction première de la communication écrite a été de favoriser l'exploitation et la soumission ; les cités et les empires, par exemple, auraient été impossibles sans elle. On voit ici clairement s'unir la logique de la symbolisation et la croissance du capital.

Conformité, répétition et régularité sont les clefs de la civilisation triomphante, remplaçant la spontanéité, l'enchantement et la découverte, caractéristiques de la situation humaine pré-agricole qui a survécu si longtemps. Clark parle de « l'ampleur du temps de loisir » du cueilleur-chasseur, et en conclut que « c'est cela et le mode de vie agréable qui allait avec, et non la pénurie et un long labeur quotidien, qui explique pourquoi la vie sociale est restée si statique ». Un des mythes les plus vivaces et les plus répandus est l'existence d'un Âge d'or, caractérisé par la paix et l'innocence, avant que quelque chose ne détruise ce monde idyllique et nous réduise à la misère et à la souffrance. L'Éden, ou quel que soit le nom qu'on lui donne, était le monde de nos tout premiers ancêtres cueilleurs-chasseurs ; ce mythe exprime la nostalgie de ceux qui travaillaient sans répit la glèbe à l'égard d'une vie libre et plutôt facile – mais désormais perdue.

Le riche environnement habité par les humains avant la domestication et l'agriculture a aujourd'hui presque disparu. Pour les

rares cueilleurs-chasseurs survivant aujourd'hui, il ne reste que les terres les plus marginales, les lieux isolés non encore revendiqués par l'agriculture et les conurbations. En outre, les rares cueilleurs-chasseurs qui parviennent encore à échapper aux pressions énormes de la civilisation visant à les transformer en esclaves (c'est-à-dire en paysans, en sujets politiques, en salariés) ont tous été influencés par les contacts avec des peuples extérieurs.

Duffy note ainsi que les cueilleurs-chasseurs actuels qu'il a étudiés, les pygmées Mbouti d'Afrique centrale, ont été acculturés par les agriculteurs-villageois environnants depuis des centaines d'années et, dans une moindre mesure, par des générations de contact avec l'administration coloniale puis néo-coloniale et avec les missionnaires. Pourtant, il semble qu'une volonté de vie authentique venue du fond des âges persiste parmi eux. « Essayez d'imaginer, demande Duffy, un mode de vie où la terre, le logement et l'alimentation sont gratuits, et où il n'y a ni dirigeants, ni patrons, ni politique, ni crime organisé, ni impôts, ni

lois. Ajoutez à cela l'avantage de faire partie d'une société où tout est partagé, où il n'y a ni riches ni pauvres et où le bonheur ne signifie pas l'accumulation de biens matériels. » Les Mbouti n'ont jamais domestiqué d'animaux ni fait pousser de végétaux.

Chez les membres des bandes non agricoles existe une combinaison remarquablement saine de faible quantité de travail et d'abondance matérielle. Bodley a découvert que les San (connus sous le nom de Bochimans) de l'aride désert du Kalahari, au sud de l'Afrique, travaillent moins et sont moins nombreux à travailler que leurs voisins agriculteurs. De plus, en période de sécheresse, ce sont aux San que les paysans s'adressent pour survivre. Selon Tanaka, ils passent « un temps extraordinairement court à travailler et la plupart de leur temps à se reposer et à se distraire », et d'autres ont noté la vitalité et la liberté des San comparés aux paysans sédentaires, ainsi que la sécurité relative et l'insouciance de leur vie.

Flood a remarqué que les aborigènes d'Australie considèrent que « le travail requis

pour labourer et planter n'était en rien contrebalancé par les avantages qu'il procurait ». Sur un plan plus général, Tanaka a relevé l'abondance et l'équilibre des aliments végétaux dans les toutes premières sociétés humaines, ainsi que dans toutes les sociétés de cueilleurs-chasseurs modernes. De même, Festinger parle de l'accès chez les humains du paléolithique « à des quantités considérables de nourriture sans grand effort », ajoutant que « les groupes contemporains qui vivent encore de chasse et de cueillette s'en sortent très bien, même s'ils ont été repoussés vers des habitats très marginaux ».

Comme Hole et Flannery l'ont résumé, « aucun groupe sur terre ne dispose de plus de loisir que les chasseurs et les cueilleurs, qui consacrent le plus clair de leur temps au jeu, à la conversation et à la détente ». Ils disposent de plus de temps libre, ajoute Binford, « que les ouvriers industriels ou agricoles modernes, ou même que les professeurs d'archéologie ».



Les non-domestiqués savent que, comme le dit Vaneigem, seul le présent peut être total. Cela signifie qu'ils vivent leur vie avec une immédiateté, une densité et une passion incomparablement plus grandes que nous ne le faisons. On a dit que certaines journées révolutionnaires valaient des siècles ; en attendant, « nous regardons avant et après », comme l'a écrit Shelley, « et soupirons pour ce qui n'est pas… »

Les Mbouti estiment qu'« avec un présent convenablement rempli, les questions du passé et de l'avenir se régleront d'elles-mêmes ». Les primitifs n'ont pas besoin de souvenirs et n'attachent généralement aucun intérêt aux anniversaires ni au décompte de leur âge. Quant à l'avenir, ils ont aussi peu de désir de dominer ce qui n'existe pas encore qu'ils en ont de dominer la nature. Leur conscience d'une succession d'instants se mêlant au flux et au reflux du monde naturel n'empêche pas la notion des saisons mais elle ne constitue pas une conscience séparée du temps qui les prive du présent.

Même si les cueilleurs-chasseurs actuels mangent plus de viande que leurs ancêtres préhistoriques, la nourriture végétale constitue toujours l'essentiel de leur menu dans les régions tropicales et subtropicales. Les San du Kalahari et les Hazda d'Afrique orientale, où le gibier est plus abondant que dans le Kalahari, dépendent de la cueillette pour 80 % de leur alimentation. Le rameau !Kung des San cueille plus d'une centaine de végétaux différents et ne présente aucune carence alimentaire. Leur régime ressemble à celui, sain et varié, des cueilleurs-chasseurs australiens. Le régime global des cueilleurs est meilleur que celui des cultivateurs, la disette est très rare et leur état de santé est généralement supérieur, avec beaucoup moins de maladies chroniques.

Lauren Van der Post s'est émerveillé devant l'exubérance du rire des San – un rire qui surgit « du creux du ventre, un rire qu'on n'entend jamais chez les civilisés ». Il a jugé que c'était le signe d'une grande vigueur et d'une clarté des sens qui réussit encore à résister et à se soustraire aux assauts de la civilisation. Truswell et

Hansen auraient pu dire la même chose de ce San qui avait survécu à un combat sans arme contre un léopard ; blessé, il avait quand même réussi à tuer l'animal à mains nues.

Les habitants des îles Adaman, à l'ouest de la Thaïlande, ne se soumettent à aucun dirigeant ; ils ignorent toute représentation symbolique et n'élèvent aucun animal domestique. On a également observé chez eux l'absence de l'agressivité, de la violence et de la maladie ; leurs blessures guérissent à une vitesse surprenante et leur vue, comme leur ouïe, est d'une singulière acuité. On dit qu'ils ont décliné depuis l'intrusion des Européens au milieu du XIXe siècle, mais ils présentent encore des traits physiques remarquables tels qu'une immunité naturelle à la malaria, une peau suffisamment élastique pour n'avoir aucune vergeture après l'accouchement ni les rides que nous associons généralement à la vieillesse, et des dents d'une force « incroyable » : Cipriani a ainsi raconté avoir vu des enfants âgés de dix à quinze ans broyer des clous entre leurs mâchoires. Il a aussi témoigné d'une habitude en vigueur à Adaman

et consistant à récolter le miel sans le moindre vêtement protecteur : « Ils ne se font pourtant jamais piquer, et en les regardant j'avais l'impression d'être en présence d'une sorte de mystère ancien, perdu pour le monde civilisé. »

DeVries a fait toutes sortes de comparaisons permettant d'établir la supériorité des cueilleurs-chasseurs en matière de santé, dont l'absence de maladies dégénératives et d'infirmités mentales, ainsi que la capacité d'accoucher sans difficulté et sans douleur. Il a aussi noté que ces qualités s'érodent peu à peu à la suite du contact avec la civilisation.

Dans le même ordre d'idées, on dispose de nombreuses preuves non seulement de la vigueur physique et émotionnelle des primitifs mais aussi de leurs remarquables capacités sensorielles. Darwin a décrit les habitants de la pointe de l'Amérique du Sud qui vivaient quasi nus dans des conditions de froid extrême. De même Peasley a observé des aborigènes qui étaient renommés pour leur capacité à passer la nuit dans le désert par un froid mordant « sans la moindre forme de vêtement ».

Lévi-Strauss a raconté sa surprise d'apprendre qu'une tribu particulière d'Amérique du Sud pouvait voir la planète Vénus en plein jour, prouesse comparable à celle des Dogons d'Afrique du Nord qui considèrent Sirius B comme l'étoile la plus importante – ayant ainsi connaissance, sans instruments, d'une étoile qu'on ne voit qu'avec les téléscopes les plus puissants. Dans la même veine, Boyden a décrit la capacité des Bochimans de voir à l'œil nu quatre des lunes de Jupiter.

Dans *The Harmless People*, E. Marshall a relaté comment un Bochiman s'était dirigé avec précision vers un point situé au milieu d'une vaste plaine « sans buisson ni arbre pour marquer l'endroit », et avait montré du doigt un brin d'herbe entouré d'un filament de liane quasi invisible, qu'il avait repéré plusieurs mois auparavant, à la saison des pluies, quand il était vert. Le temps étant devenu caniculaire, il avait creusé à cet endroit et mis au jour une racine succulente dont il avait étanché sa soif. Toujours dans le désert du Kalahari, Van der Post a médité sur la communion des San avec

la nature, parlant d'un niveau d'expérience qu'on « pourrait presque appeler mystique. Par exemple, ils semblaient savoir ce qu'on éprouve quand on est un éléphant, un lion, une antilope, un steinbock, un lézard, une souris zébrée, une mante religieuse, un baobab, un cobra à crête jaune ou une amaryllis, pour ne citer que quelques-uns des êtres innombrables et colorés au milieu desquels ils évoluaient ». Il semble presque banal d'ajouter qu'on s'est souvent extasié devant l'habileté des cueilleurs-chasseurs à suivre une piste en défiant presque toute explication rationnelle.

Rohrlich-Leavitt a noté que « les données dont on dispose montrent que généralement les cueilleurs-chasseurs ne cherchent pas à délimiter un territoire propre et marquent un attachement bilocal ; ils ignorent l'agression collective et rejettent la concurrence entre groupes, partagent librement leurs ressources, apprécient l'égalitarisme et l'autonomie personnelle dans le cadre de la coopération de groupe et sont indulgents et tendres avec les enfants ». Des dizaines d'études font du par-

tage communautaire et de l'égalitarisme le caractère distinctif de ces groupes. Lee a parlé de l'« universalité [du partage] chez les cueilleurs-chasseurs », de même que l'ouvrage classique de Marshall faisait état d'une « éthique de générosité et d'humilité » démontrant une tendance « fortement égalitaire » chez les cueilleurs-chasseurs. Tanaka nous fournit l'exemple typique : « Le trait de caractère le plus apprécié est la générosité, et les plus méprisés sont l'avarice et l'égoïsme. »

Baer a répertorié « l'égalitarisme et le sens démocratique, l'autonomie personnelle et l'individuation, le sentiment protecteur et l'instinct nourricier » comme étant les vertus cardinales des non-civilisés ; et Lee a parlé d'« une aversion absolue pour les distinctions hiérarchiques chez les peuples cueilleurs-chasseurs du monde entier ». Leacock et Lee ont précisé que « toute présomption d'autorité » au sein du groupe « provoquait la moquerie ou la colère chez les !Kung, comme on l'avait relevé à propos des Mbouti, des Hazda et des Montagnais-Naskapi, entre autres ».

« Même le père d'une famille élargie ne peut dire à ses fils et ses filles ce qu'ils doivent faire. La plupart des individus semblent agir selon leurs propres règles internes », a rapporté Lee à propos des !Kung du Botswana. Ingold a estimé que « dans la plupart des sociétés de chasseurs et de cueilleurs, on attache une valeur suprême au principe de l'autonomie individuelle », équivalant à la découverte de Wilson d'« une éthique d'indépendance » qui est « commune aux sociétés ouvertes en question ». L'anthropologue de terrain Radin est allé jusqu'à dire : « Dans la société primitive, on laisse le champ libre à toutes les formes concevables de manifestation ou d'expression de la personnalité. On n'émet aucun jugement moral sur quelque aspect que ce soit de la personnalité humaine en tant que telle. »

Observant la structure sociale des Mbouti, Turnbull s'est étonné d'y trouver « un vide apparent, une absence de système interne quasi anarchique ». Selon Duffy, « les Mbouti sont naturellement égalitaires : ils n'ont ni chefs ni souverains, et les décisions concernant

la bande sont prises par consensus ». Sur ce chapitre, comme sur bien d'autres, on note une énorme différence qualitative entre les cueilleurs-chasseurs et les paysans. Les tribus d'agriculteurs bantous (comme les Saga) qui entourent les San sont organisés par la royauté, la hiérarchie et le travail, alors que les San eux-mêmes ne connaissent qu'égalitarisme, autonomie et partage. La domestication est le principe qui préside à cette différence radicale.

La domination au sein d'une société n'est pas sans lien avec la domination de la nature. En revanche, dans les sociétés de cueilleurs-chasseurs, il n'existe aucune hiérarchie entre l'espèce humaine et les autres espèces animales, de même que les relations qui unissent les cueilleurs-chasseurs sont non hiérarchiques. Fait caractéristique, les non-domestiqués considèrent les animaux qu'ils chassent comme des égaux, et ce type de relation fondamentalement égalitaire a duré jusqu'à l'avènement de la domestication.

Quand l'éloignement progressif de la nature est devenu domination sociale patente

(agriculture), ce ne sont pas seulement les comportements sociaux qui ont changé. Les récits des marins et des explorateurs qui arrivaient dans des régions « nouvellement découvertes » nous apprennent qu'au départ les mammifères et les oiseaux sauvages n'avaient absolument pas peur des envahisseurs humains. Quelques groupes de cueilleurs actuels ne chassaient pas avant d'avoir un contact avec l'extérieur, par exemple les Tassaday des Philippines ; et si la majeure partie de ces survivants s'adonne à la chasse, « il ne s'agit pas d'un acte agressif ». Turnbull a observé que la chasse chez les Mbouti se pratique sans le moindre esprit agressif, et suscite même une sorte de regret. Et Hewitt a noté le lien de sympathie qui unissait chasseur et chassé chez les Bochimans Xan qu'il rencontra au XIXe siècle.

En ce qui concerne la violence chez les cueilleurs-chasseurs, Lee a découvert que « les !Kung ont horreur de se battre, et trouvent stupides les gens qui se battent ». D'après le récit de Duffy, les Mbouti « considèrent toute

forme de violence entre un individu et un autre avec beaucoup d'horreur et de dégoût, et ne la représentent jamais dans leurs danses ou leurs jeux théâtraux ». L'homicide et le suicide, conclut Bodley, sont « véritablement exceptionnels » chez nos paisibles cueilleurs-chasseurs. La nature « guerrière » des peuples indigènes d'Amérique a souvent été fabriquée de toutes pièces pour donner un semblant de légitimité aux projets de conquête des Européens ; les cueilleurs-chasseurs comanches ont conservé leurs manières non violentes pendant des siècles avant l'invasion européenne, et ne sont devenus violents qu'au contact d'une civilisation de pillards.

Chez de nombreux groupes de cueilleurs-chasseurs, le développement de la culture symbolique, qui a rapidement conduit à l'agriculture, est lié, au travers du rituel, à une vie sociale aliénée. Bloch a découvert une corrélation entre les niveaux de rituel et de hiérarchie. Et Woodburn a établi une connexion entre absence de rituel et absence de rôles spécialisés et de hiérarchie chez les Hazda de Tanzanie.

L'étude de Turner sur les Ndembou d'Afrique occidentale a révélé une profusion de structures rituelles et de cérémonies destinées à contrebalancer les conflits nés de l'effondrement d'une société antérieure, plus unie. Ces cérémonies et ces structures ont une fonction politique d'intégration. Le rituel est une activité répétitive ; les conséquences et les réactions qu'il engendre font l'objet d'un contrat social. Le rituel fait comprendre que la pratique symbolique, au travers de l'appartenance au groupe et des règles sociales, est indissociable de la domination. Le rituel nourrit l'acceptation de la domination, et, comme on l'a souvent montré, conduit à la création de rôles de commandement et de structures politiques centralisées. Le monopole des institutions cérémonielles prolonge nettement la notion d'autorité et pourrait même être l'autorité formelle originelle.

Chez les tribus d'agriculteurs de Nouvelle-Guinée, l'autorité et l'inégalité qu'elle implique est fondé sur la participation à l'initiation rituelle hiérarchique ou sur la médiation d'un

chaman. Nous voyons dans le rôle du chaman une pratique concrète où le rituel sert à la domination d'individus sur le reste de la société.

Radin a décrit « la même tendance marquée » chez les chamans ou hommes-médecine des peuples tribaux d'Asie et d'Amérique du Nord « à organiser et à développer la théorie selon laquelle eux seuls sont en communication avec le surnaturel ». Cet exclusivité semble leur donner un pouvoir aux dépens des autres ; Lommel a constaté « une augmentation de la puissance psychique du chaman contrebalancée par un affaiblissement de la puissance des autres membres du groupe ». Cette pratique a des implications assez évidentes sur les relations de pouvoir dans les autres domaines de la vie, et contraste avec les périodes antérieures, où les autorités religieuses sont absentes.

Les Batuque du Brésil hébergent en leur sein des chamans qui affirment tous dominer certains esprits et tentent de vendre leurs services surnaturels à des clients, de manière assez semblable aux gourous des sectes modernes.

Selon Muller, les spécialistes de ce type de « contrôle magique de la nature en viennent naturellement à contrôler aussi les hommes ». En fait, le chaman est souvent l'individu le plus puissant des sociétés pré-agricoles ; il est en position d'instituer le changement. Johannessen propose la thèse selon laquelle la résistance à l'innovation qu'était la culture de plantes a été vaincue par les chamans, par exemple chez les Indiens de l'Arizona et du Nouveau-Mexique. De même, Marquardt suggère que les structures d'autorité rituelle ont joué un rôle important dans le démarrage et l'organisation de la production en Amérique du Nord. Un autre spécialiste des groupes américains a vu un lien important entre le rôle des chamans dans la maîtrise de la nature et la mise sous tutelle des femmes.

Berndt a démontré l'importance chez les aborigènes de la division sexuelle rituelle du travail dans le développement des rôles sexuels négatifs, et Randolph met dans le mille quand il note : « L'activité rituelle est nécessaire pour créer tant des hommes que des femmes

“convenables”. » Il n’existe « dans la nature aucune raison » à la division entre sexes, explique Bender. « Elles doivent être créées par l’interdit et le tabou, elles doivent être rendues “naturelles” par l’idéologie et le rituel. »

Mais les sociétés de cueilleurs-chasseurs, par leur nature même, refusent au rituel sa potentialité de domestiquer les femmes. La structure (l’absence de structure ?) des bandes égalitaires, même celles le plus tournées vers la chasse, comporte en effet la garantie de l’autonomie des deux sexes. Cette garantie est le fait que les produits de subsistance sont également disponibles pour les femmes et les hommes et que, de surcroît, la réussite de la bande dépend d’une coopération fondée sur cette autonomie. Les sphères propres à chaque sexe sont souvent séparées d’une manière ou d’une autre mais, dans la mesure où la contribution des femmes est généralement au moins égale à celle des hommes, l’égalité sociale des sexes reste « un trait majeur des sociétés de cueilleurs-chasseurs ». En fait, de nombreux anthropologues ont constaté que dans les

groupes de cueilleurs-chasseurs le statut des femmes était supérieur à ce qu'il est dans tous les autres types de sociétés.

Pour toutes les grandes décisions, a observé Turnbull chez les Mbouti, « les hommes et les femmes ont également voix au chapitre, la chasse et la cueillette étant aussi importantes l'une que l'autre ». Il a établi qu'il existe une différenciation sexuelle – sans doute beaucoup plus marquée que chez leurs lointains ancêtres – « mais sans aucune idée de supériorité ou de subordination ». Selon Post et Taylor, chez les !Kung, les hommes font en fait de plus longues journées que les femmes.

Au sujet de la division sexuelle du travail, courante chez les cueilleurs-chasseurs contemporains, il faudrait ajouter que cette différenciation des rôles n'est en aucune façon universelle. Pas plus qu'elle ne l'était à l'époque où Tacite écrivait, à propos des Fenni de la région balte, que « les femmes subviennent à leurs propres besoins en chassant, exactement comme les hommes, et estiment leur sort plus heureux que celui des autres qui se plaignent

des travaux des champs », ou encore quand l'historien byzantin Procope découvrait, au VIe siècle, que les Sérithifinni de la région qui est aujourd'hui la Finlande « ne labourent jamais, ni ne font labourer par leurs femmes, mais les femmes se joignent couramment aux hommes pour chasser ».

Les femmes tiwi de l'île Melville chassent couramment, tout comme le font les femmes agta des Philippines. Dans la société mbouti, il y a très peu de spécialisation par sexe. « Même la chasse est une activité commune, note Turnbull, attestant que, chez les Eskimos traditionnels, c'est (ou c'était) une entreprise coopérative engageant tout le groupe familial ».

Darwin découvrit en 1871 un autre aspect de l'égalité sexuelle : « Dans les tribus totalement barbares, les femmes ont plus de pouvoir pour choisir, rejeter et séduire leurs amants ou, par la suite, pour échanger leurs maris, qu'on aurait pu le croire. » Les !Kung et les Mbouti sont de bons exemples de cette autonomie féminine, comme l'ont noté Marshall et Thomas. « Apparemment, les femmes quittent

leur mari chaque fois qu'elles sont insatisfaites de leur ménage », a établi Begler. Marshall a aussi découvert que le viol était extrêmement rare, voire inconnu, chez les !Kung.

Un curieux phénomène concernant les femmes « cueilleuses-chasseuses » est leur capacité d'empêcher la grossesse en l'absence de tout moyen de contraception. Diverses hypothèses ont été échafaudées et réfutées, par exemple le fait que la fertilité soit liée à la quantité de graisse contenue dans le corps. L'explication qui semble plausible s'appuie sur le fait que les humains non domestiqués sont beaucoup plus en harmonie avec leur être physique que nous-mêmes. Les sens et les processus biologiques des cueilleuses-chasseuses ne leur sont pas étrangers ni ne sont engourdis ; la maîtrise de la fécondation est sans doute beaucoup moins mystérieuse pour celles dont les corps ne sont pas devenus des objets extérieurs sur lesquels on agit.

Les Pygmées du Zaïre célèbrent les premières règles de toutes les filles à l'occasion d'une grande fête de gratitude et de réjouis-

sance. La jeune femme en éprouve de la fierté et du plaisir, et tout le groupe exprime son bonheur. Par contre, chez les villageois agriculteurs, une femme qui a ses règles est jugée impure et dangereuse, et est tenue en quarantaine par un tabou. Draper a été impressionnée par les relations détendues, égalitaires entre hommes et femmes san, avec leur souplesse des rôles et leur respect mutuel – type de relations qui perdure, a-t-elle noté, tant que les San restent cueilleurs-chasseurs.

Duffy a découvert que tous les enfants d'un campement mbouti appellent tous les hommes « père » et toutes les femmes « mère ». Les enfants des cueilleurs-chasseurs bénéficient de beaucoup plus de soin, de temps et d'attention que ceux des familles nucléaires isolées par la civilisation. Post et Taylor ont décrit le « contact presque permanent » avec leurs mères et les autres adultes dont profitent les enfants bochimans. Les bébés ! kung étudiés par Ainsworth présentaient une précocité marquée du développement des premières aptitudes cognitives et motrices. Il les attribuait tant à la

pratique et à la stimulation favorisées par une liberté de mouvement sans entraves qu'au haut niveau de chaleur et de proximité physiques entre parents et enfants.

Draper a pu observer que la « compétition dans les jeux est presque totalement absente chez les !Kung », de même que Shostack relevait que « les garçons et les filles ! kung jouent ensemble et partagent la plupart des jeux ». Elle a découvert aussi qu'on n'interdisait pas aux enfants les jeux sexuels expérimentaux, ce trait allant de pair avec la liberté avec laquelle les jeunes Mbouti, dès la puberté, « se livrent avec délice et enthousiasme à des activités sexuelles préconjugales ». Et les Zouni « n'ont aucune notion de péché », notait Ruth Benedict dans le même ordre d'idée. « La chasteté comme mode de vie est gravement déconsidérée… Les relations agréables entre les sexes ne sont qu'un des aspects des relations agréables entre les êtres humains… La sexualité est un fait banal dans une vie heureuse. »

Coontz et Henderson font état d'un amas de preuves toujours plus nombreuses à l'appui

de l'idée que les relations entre les sexes sont extrêmement égalitaires dans les sociétés de cueilleurs-chasseurs les plus rudimentaires. Les femmes jouent un rôle essentiel dans l'agriculture traditionnelle mais ne bénéficient pas d'un statut correspondant à leur contribution, contrairement à ce qui se passe dans les sociétés des cueilleurs-chasseurs. Avec l'arrivée de l'agriculture, les femmes sont domestiquées, comme les plantes et les animaux. La culture, qui s'établit par l'instauration de l'ordre nouveau, exige la soumission autoritaire de l'instinct, de la liberté et de la sexualité. Tout désordre doit être banni ; l'élémentaire et le spontané doivent être pris fermement en main. La créativité des femmes et leur être même en tant que personnes sexuées sont écrasés pour céder la place au rôle, exprimé dans les religions paysannes, de la Grande Mère, c'est-à-dire de l'être fécond, nourricier, pourvoyeur d'hommes et de nourriture.

Les hommes de la tribu des Munduruc, cultivateurs d'Amérique du Sud, utilisent une même formule pour parler de la soumission

des plantes et des femmes : « Nous les domptons avec la banane. » Même Simone de Beauvoir a reconnu dans l'équivalence charrue-phallus le symbole de l'autorité masculine sur la femme. Chez les Jivaro d'Amazonie, autre groupe d'agriculteurs, les femmes sont des bêtes de somme et la propriété personnelle des hommes ; « l'enlèvement de femmes adultes constitue le motif essentiel de beaucoup de guerres » pour ces tribus des plaines d'Amérique du Sud. Ainsi, le traitement brutal et l'isolement des femmes semblent être des fonctions des sociétés agricoles et, dans ces groupes, les femmes continuent aujourd'hui d'exécuter la majeure partie, voire la totalité du travail.

La chasse aux têtes est pratiquée par les groupes mentionnés ci-dessus, laquelle fait partie de la guerre endémique qu'ils se livrent pour la possession des terres arables convoitées ; la chasse aux têtes et l'état de guerre quasi constant existent aussi dans les tribus d'agriculteurs des hauts plateaux de la Nouvelle-Guinée. Les recherches des époux

Lenski ont abouti à la conclusion que la guerre est rare chez les cueilleurs-chasseurs mais devient extrêmement courante dans les sociétés agricoles. Comme l'exprime succinctement Wilson : « La vengeance, la querelle, l'émeute, la bataille et la guerre semblent apparaître avec les peuples domestiqués et les caractériser. »

Les conflits tribaux, affirme Godelier, « s'expliquent principalement par la domination coloniale » et l'on ne doit pas considérer que leur origine réside « dans le fonctionnement des structures pré-coloniales ». Il est certain que le contact avec la civilisation peut avoir un effet déstabilisateur et provoquer une dégénérescence, mais on peut soupçonner que le marxisme orthodoxe de Godelier (à savoir sa réticence à s'interroger sur le rapport domestication-production) n'est pas sans lien avec un tel jugement. Ainsi, on pourrait dire que les Eskimos Copper, qui connaissent un taux significatif d'homicides au sein de leur groupe, doivent cette violence à l'impact des influences extérieures, mais il faudrait aussi noter qu'ils élevaient de longue date des chiens de traîneaux.

Arens a affirmé, recoupant peu ou prou Godelier, que le phénomène du cannibalisme était une fiction inventée et répandue par les agents de la conquête extérieure. Mais il existe des preuves de cette pratique chez, ici encore, les peuples touchés par la domestication. Les études de Hogg, par exemple, révèlent sa présence dans certaines tribus africaines fondées sur l'agriculture et pétries de rituel. Le cannibalisme est généralement une forme de contrôle culturel du chaos, dans laquelle la victime représente l'animalité ou tout ce qui doit être dompté. Il est significatif qu'un des grands mythes des habitants des îles Fidji, « Comment les Fidjiens sont devenus cannibales », est littéralement un conte sur la plantation. De même, les Aztèques, peuple fortement domestiqué et très sensible à la chronologie, pratiquaient le sacrifice humain comme un rite destiné à calmer les forces rebelles et à maintenir l'équilibre d'une société très aliénée. Comme Norbeck l'a signalé, les sociétés non domestiquées, « culturellement appauvries », ne connaissent pas le cannibalisme, ni le sacrifice humain.

Quant à l'un des éléments sous-jacents fondamentaux de la violence dans les sociétés plus complexes, Barnes a découvert que « dans la littérature ethnographique, les témoignages de luttes territoriales » entre cueilleurs-chasseurs sont « extrêmement rares ». Les frontières des !Kung sont vagues et jamais gardées ; les territoires des Pandaram se chevauchent les uns les autres ; les Hazda se déplacent librement d'une région à une autre ; les notions de frontière et de viol des frontières ont très peu de sens ou n'en ont aucun chez les Mbouti ; et les aborigènes d'Australie rejettent toute démarcation territoriale ou sociale. Une mentalité fondée sur la générosité et l'hospitalité, et non sur l'exclusion.

Selon Kitwood, les peuples de cueilleurs-chasseurs n'ont développé « aucune conception de la propriété privée ». Comme nous l'avons noté plus haut, à propos du partage et de la définition des aborigènes par Sansom comme « peuple sans propriété », les cueilleurs-chasseurs ne partagent pas l'obsession des civilisés pour les choses extérieures.

« Le mien et le tien, graines de toutes les discordes, n'ont aucune place chez eux », écrivait Pietro en 1511 à propos des indigènes qu'il rencontra lors du deuxième voyage de Colomb. Selon Post, les Bochimans n'ont « aucun sens de la possession », et Lee a observé qu'ils n'opéraient « aucune dichotomie marquée entre les ressources de l'environnement naturel et la richesse sociale ». Comme nous l'avons déjà dit, il existe une ligne de démarcation entre nature et culture, et les non-civilisés ont choisis la première.

Il existe beaucoup de cueilleurs-chasseurs qui pourraient transporter tout ce dont ils ont besoin d'une seule main, et qui meurent avec *grosso modo* ce qu'ils avaient en venant au monde. Il fut un temps où les humains partageaient tout ; avec l'irruption de l'agriculture, la propriété devient essentielle et une espèce prétend posséder le monde. Il s'agit là d'une distorsion que l'imagination aurait eu peine à concevoir.

Sahlins a parlé de cela de manière éloquente : « Les peuples les plus primitifs du

monde ont peu de possessions mais ils ne sont pas pauvres. La pauvreté n'est pas une petite quantité de biens déterminée ; ce n'est pas seulement non plus une relation entre des moyens et des fins ; c'est avant tout une relation entre les gens. La pauvreté est un statut social. En tant que tel, c'est une invention de la civilisation. »

La « tendance courante » des cueilleurs-chasseurs « à rejeter l'agriculture jusqu'à ce qu'elle leur soit imposée de manière absolue » exprime une division entre nature et culture, bien présente dans l'idée des Mbouti selon laquelle quiconque devient villageois cesse du même coup d'être mbouti. Ils savent que la bande de cueilleurs-chasseurs et le village de paysans sont des sociétés opposées ayant des valeurs antagoniques.

Il arrive cependant parfois que le facteur crucial de la domestication soit perdu de vue. « Les populations de cueilleurs-chasseurs de la côte Ouest de l'Amérique du Nord, connues des historiens, sont atypiques par rapport aux autres chasseurs-cueilleurs », a déclaré Cohen.

Comme le dit Kelly, « les tribus de la côte du Nord-Ouest heurtent tous les stéréotypes sur les chasseurs-cueilleurs ». Ces cueilleurs-chasseurs, dont le principal moyen de subsistance est la pêche, présentaient des traits aliénés tels que la hiérarchie, la guerre et l'esclavage. Mais on a presque toujours négligé le fait qu'ils cultivaient le tabac et élevaient des chiens. Ainsi donc, même cette célèbre « anomalie » comporte des traits qui la relient à la domestication. Dans la pratique, le rituel tout d'abord puis la production semblent ancrer et favoriser, de par les formes de domination qui les accompagnent, les divers aspects du déclin survenu depuis un état de grâce antérieur.

Thomas fournit un autre exemple pris en Amérique du Nord, celui des Chochones du Grand Bassin et de trois des sociétés qui les composent, les Chochones de la montagne Kawich, les Chochones de la rivière Reese et les Païutes de la vallée d'Owens. Les trois groupes connaissent trois niveaux différents d'agriculture, marqués par un sens croissant

du territoire (ou de la propriété) et de la hiérarchie, et correspondant étroitement aux divers degrés de domestication.



« Définir » un monde désaliéné serait impossible voire indésirable, mais je crois que nous pouvons et devrions essayer de révéler le non-monde d'aujourd'hui et comment il en est arrivé là. Nous avons pris un mauvais tournant monstrueux avec la culture symbolique et la division du travail ; nous avons quitté un lieu d'enchantement, de compréhension et de totalité pour atteindre l'absence que nous trouvons aujourd'hui au cœur de la doctrine du progrès. Vide et de plus en plus vide, la logique de la domestication, avec ses exigences de totale domination, nous montre aujourd'hui la ruine d'une civilisation qui ruine tout le reste. Présumer de l'infériorité de la nature favorise la domination de systèmes culturels qui ne vont pas tarder à rendre la Terre elle-même inhabitable.

Le postmodernisme nous dit qu'une société sans relations de pouvoir ne peut être qu'une abstraction. C'est un mensonge, à moins que nous n'acceptions la mort de la nature et que nous ne renoncions à tout jamais à ce qui fut jadis et à ce qui pourrait être de nouveau. Turnbull a parlé de l'intimité entre les Mbouti et la forêt, et de leur façon de danser comme s'il faisait l'amour à la forêt. Dans une vie où les êtres étaient égaux, laquelle n'avait rien d'une abstraction et s'efforce de se maintenir encore aujourd'hui, ils « dansaient avec la forêt, dansaient avec la lune ».





≤ ‡ consulter ≤

GODELIER, Maurice : *Horizon, trajets marxistes en anthropologie*, La Découverte, Paris, 1977

KROEBER, Theodora : *Ishi*, Plon, Paris, 1981

LEACOCK, Eleanor et LEE, Richard : *Politics and History in Band Societies*, Maison des sciences de l'homme, Paris, 1982

LEAKEY, Richard : *Ceux du lac Turkana*, Seghers, Paris, 1980

LEVI-STRAUSS, Claude : *La Pensée sauvage*, Pocket, Paris, 1985

SAHLINS, Marshall : *Âge de Pierre, âge d'abondance*, Gallimard, Paris, 1976 ; *Des Îles dans l'histoire*, Le Seuil, Paris, 1989

TURNBULL, Colin : *Les Iks : survivre à la cruauté, Nord-Ouganda*, Plon, Paris, 1987

VAN DER POST, Laurens : *Le Monde perdu du Kalahari*, Payot, Paris, 1996

